

Interview de Gérard Berréby
lundi 3 novembre 2008.
L'invention d'une maison d'édition venue d'ailleurs

Comment êtes-vous devenu éditeur ?

N'importe comment ! Je ne suis pas issu du sérail, ni adossé à une famille. Je n'avais pas de moyens financiers mais envie de faire quelque chose et je l'ai fait. Disons que j'ai tricoté une histoire et s'avère que cette histoire fonctionne. Il n'est pas nécessaire de sortir du sérail universitaire ou d'un milieu éditorial, d'y avoir travaillé pendant quinze ans pour se lancer en tant qu'éditeur. Ni d'avoir des relations dans le milieu des médias ou des sommes d'argent colossales. J'ai lancé la chose de manière tout à fait autre. Pour faire ce que j'ai fait, je ne me suis pas dit : "comment doit-on faire ?". Surtout, je n'ai pas demandé conseil pour qu'on me dise comment les choses se faisaient. J'ai voulu faire à ma façon.

Vous n'avez pas de modèle d'éditeur ?

Surtout pas !

Est-ce qu'il y a d'autres maisons avec lesquelles vous auriez des affinités ?

Aucune ! Mais, bien sûr j'achète des livres tous les jours...

Vous ne vous référez donc à aucune démarche éditoriale précise, cela a-t-il toujours été le cas ?

Actuellement, aucune. Dans le passé, bien sûr que si. J'ai plein de livres chez moi. Les livres de Lemerre et une démarche comme celle de Jean-Jacques Pauvert ont joué un rôle. Une partie du travail de Christian Bourgois m'a intéressé, des choses comme ça. Mais disons que j'essaie de faire autre chose. Tout en étant un professionnel de l'édition. Je fais des livres, j'ai un distributeur, je paie des impôts, j'ai des bureaux, de l'électricité, comme tout le monde. La façon dont les choix sont opérés donne l'impression que c'est quelque chose qui vient d'ailleurs. C'est une profonde certitude qui m'est confirmée par l'écho du public, des libraires. Je trouve que c'est très bien ainsi. Nous n'avons pas tous la même histoire et ne jouons pas tous le même jeu. Il y a des règles établies. Ici, j'en ai inventé un peu d'autres. Tout en utilisant les règles obligatoires auxquelles je dois me plier, c'est une évidence. Mais à partir du moment où je me suis inventé de nouvelles règles, j'ai inventé une nouvelle histoire. Et puis on s'amuse bien. C'est comme cela que je vois mon expérience. Si j'avais voulu autre chose, je m'y serais sans doute pris autrement. Je n'ai pas la prétention d'affirmer que j'ai tout maîtrisé depuis le départ ni que je savais comment ça allait se passer, mais vu ce à quoi j'arrive, je me dis que c'est assez en adéquation avec ce que je souhaitais faire. Dans ce sens, il y a une certaine légitimité à faire ce métier. Aucune décision ne m'est imposée. Je prends les décisions qui correspondent à ma vision des textes, des manuscrits. Je constitue mon catalogue comme bon me chante. Je le pense en fonction de toute une expérience individuelle et historique, en tant qu'acteur et spectateur. Se penser en sujet historique à travers une

expérience sociale et politique permet de prendre des risques qu'il faut assumer jusqu'au bout. Je suis responsable de ce que je fais. J'assume mes choix et si les gens n'achètent plus mes livres, j'irai en faillite et je n'existerai plus. Si le public ne suit plus le travail que j'effectue, qu'il ne le sanctionne pas par un minimum d'exemplaires achetés en moyenne sur l'ensemble des livres publiés, alors je n'ai plus qu'à aller voir ailleurs. Pour le moment, ce n'est pas le cas et c'est même assez excitant de voir l'écho que l'on rencontre et qui me nourrit, me motive, me donne l'énergie de poursuivre.

Vous tenez à publier des livres qui feront date ?

J'espère ! Je n'ai pas pour velléité ou ambition d'être un éditeur qui publie vingt ou trente livres par mois, sans ça j'aurais très bien trouvé un job dans une maison d'édition, on m'aurait confié un secteur, j'aurais fait ce boulot. Mais si j'ai choisi de monter à l'époque actuelle une maison d'édition indépendante intellectuellement et financièrement – ce n'est pas tout d'être indépendant financièrement, il faut aussi l'être intellectuellement –, c'est que j'avais des envies et des idées pour construire quelque chose qui se distingue de ce qui se fait. Quand je trouve, à travers des livres comme celui de Grégoire Bouillier, des éléments qui me permettent de faire ma propre œuvre avec les œuvres dont j'ai la charge, je trouve que cela améliore l'ordinaire. Les journées sont plus agréables !

Mon rôle est de faire dialoguer des auteurs mais chacun garde sa singularité. Grégoire Bouillier, c'est Grégoire Bouillier ! Quand j'ai publié son livre, il ne s'agissait pas du premier succès en littérature contemporaine parce qu'avant lui, j'avais publié Valérie Mréjen, qui avait rencontré un certain écho. Grégoire Bouillier a reçu le prix de Flore 2002 et cela a aidé au développement et à la diffusion du livre. Il occupe une place à part entière dans le catalogue et il représente de manière emblématique notre intervention dans la littérature contemporaine. Il a réussi une chose qui me paraît extrêmement significative, il a innové dans la forme du récit autobiographique. Dans une critique de la *Quinzaine littéraire*, Annie Lebrun, je crois, a écrit qu'il y avait un avant et un après dans le récit autobiographique avec le *Rapport sur moi*. Donc, à partir de là, cela vaut le coup de faire un livre, parce que ce n'est pas un livre qui s'ajoute aux autres livres, mais un livre qui joue historiquement un rôle. Voilà pourquoi le livre de Grégoire Bouillier est emblématique du travail que j'essaie de faire ici. J'essaie de faire en sorte que chaque livre fasse date par rapport à ce qui s'écrivait avant et s'écrira après dans ce domaine-là. Les livres que je publie, je les choisis dans tous les domaines, que ce soit dans le domaine classique, dans celui de la musique, ou de la littérature contemporaine, parce qu'il me semble qu'ils apportent quelque chose.

Cette volonté de faire se côtoyer la littérature, la philosophie, la sociologie, la science, l'histoire, est-ce que cela participe de cette logique-là ?

J'ai du mal à croire aux disciplines. Je crois que les disciplines sont, d'une certaine manière, un enfermement. On produit des individus hyper-doués dans un champ disciplinaire de plus en plus rétréci. En dehors de ce champ disciplinaire extrêmement restreint, beaucoup de gens sont d'une nullité crasse dans plein d'autres domaines. Pour embrasser les problèmes du monde, très simplement, la littérature n'exclut pas la philosophie, qui n'exclut pas la poésie, qui n'exclut pas la recherche. J'ai beaucoup de mal à ne pas voir cela comme un tout, c'est

pour cela que je ne nomme pas les collections, même si les livres peuvent se distinguer à partir d'un procédé graphique. Certains disent : “ça, c'est la collection musique”, ou la “toute petite collection”, ou celle de l'histoire de l'art, parce qu'il y a des procédés graphiques qui diffèrent de l'un à l'autre. Je mélange les genres parce que je ne crois pas à la viabilité et surtout à la crédibilité d'une discipline en tant que telle. En écrivant *Rapport sur moi*, Grégoire Bouillier fait œuvre littéraire, mais on peut dire aussi qu'il aborde des problèmes philosophiques, qu'il touche des problèmes linguistiques. La psychanalyse n'en est peut-être pas non plus absente. Il y a aussi de véritables trouvailles poétiques. Surgit alors une vision du monde, littéraire, poétique ou analytique. Ce qui compte avant tout, c'est cette perception du monde. Après, le médium que l'on utilise, c'est autre chose. Voilà pourquoi j'évite le cloisonnement des disciplines qui mène à une impasse.

Pouvez-vous nous parler de la "généalogie cachée du catalogue Allia" ?

La maison fonctionne avec tout un tas d'énergies, qui gravitent autour de nous. Celles de gens qui, tous, apportent quelque chose à un degrés ou à un autre. Évidemment, en dernière instance, je tranche sur tout, tel est mon rôle ici. Je tiens à cette démarche individuelle, qui manque beaucoup à l'époque actuelle. Quelqu'un qui pense les choses, les choisit, les réalise, les rend publiques, puis est ensuite jugé, sanctionné par un public. Maintenant, tout est soumis à la règle de la collégialité, du groupe, du comité. Au contraire, quand je me trompe, j'assume seul. Dans les choix que j'opère, quand on y regarde de plus près, les choses remontent à la surface, on voit apparaître des perles à différents endroits. Mon travail consiste à montrer un fil conducteur qui relie toutes ces perles entre elles pour en faire un collier. Faire en sorte qu'un livre ne soit pas en mauvaise compagnie aux côtés d'un autre livre, et qu'il n'y ait pas de livre qui soit en contradiction réelle avec un autre livre. Voilà ce que j'essaie de construire ici, ce que j'appelle la “généalogie cachée”. Quand on sait d'où viennent les choses, quand on connaît leur origine, on peut agir dans le présent, et appréhender l'avenir, même s'il nous paraît complètement bouché.

Pouvez-vous à présent nous raconter votre rencontre avec Grégoire Bouillier et nous expliquer pourquoi vous avez choisi de publier son premier récit autobiographique, *Rapport sur moi* ?

En 1997, j'ai publié un livre de Michel Bounan qui s'appelle *L'art de Céline et son temps*. À cette occasion, Grégoire Bouillier a écrit une critique dithyrambique sur ce livre, parue dans *Le Monde des Poches* (7 février 1997), qui a provoqué une énorme polémique. Grégoire Bouillier, je ne le connaissais pas. Quelque temps après, je l'ai rencontré suite à cet article, et il s'est avéré qu'il n'était pas journaliste. Il envisageait de faire des pages au *Monde*, et on lui avait commandé un article pour *L'art de Céline et son temps*. On lui avait alors demandé une petite colonne sur le livre. Et puis, une remplaçante de la responsable du supplément livre du *Monde*, qui était en week-end, en vacances, ou je ne sais trop quoi, l'a appelé parce qu'un journaliste s'était désisté pour un autre article et lui a donc demandé de transformer sa colonne en une page entière sur le livre de Michel Bounan ! Évidemment, pour sa première page, il a été très attentif, a relu le livre... et, au final, a écrit un papier très polémique. Et ce fut sa première et sa dernière page au *Monde* ! On lui a dit qu'il ne pouvait pas traiter du cas

Céline en France de cette manière-là, etc... Et comme l'affaire a fait beaucoup de vagues et que j'ai vu qu'il avait été victime – le mot est un peu fort, mais il correspond quand même à la réalité – d'un système de fonctionnement littéraire en France et eu égard à la qualité de l'article, j'ai eu envie de le rencontrer. On s'est donc rencontrés un jour, pour boire un verre et le courant est passé tout de suite. Nous avons immédiatement sympathisé et sommes devenus amis. Voilà comme cela s'est passé. Et, un jour, au tournant des années 2000, je lui ai dit que l'envie me taraudait de lancer une revue et je lui ai demandé s'il aimerait y participer. J'avais lu quelques articles de lui dans des revues, la *NRV*, *L'Infini*, et je lui ai demandé s'il avait l'envie de participer à cette revue – qui n'a jamais existé au demeurant. Un soir, il est venu dîner à la maison, il m'a donné une enveloppe kraft en me disant : “voilà pour ton projet de revue !” Je la prends, la pose sur la table et, le lendemain, je dépouille cette enveloppe et je suis littéralement transporté à la première lecture. J'ai tout de suite pensé que ce n'était pas quelque chose pour une revue. Il y avait un système un peu bizarre, c'est-à-dire que j'avais un texte qui faisait par exemple trois pages et puis ça s'arrêtait au bas de la troisième page, au milieu d'une phrase, et il n'y avait pas la suite ! Comme quelqu'un qui aurait voulu entretenir, ou créer chez son interlocuteur une espèce de frustration, en ne donnant pas assez. Evidemment, je suis tombé complètement dans le panneau, je l'ai appelé et lui ai demandé d'en lire davantage. C'est comme ça que l'idée du *Rapport sur moi* a été lancée, et qu'il l'a écrit. C'est un livre qu'il couvait, qu'il portait, qu'il traînait depuis des années. Je pense qu'il était alors mûr pour le faire. Il avait quarante-deux ans au moment où il a publié son livre. Bien sûr, il y avait des fragments qui étaient déjà écrits, des idées jetées sur le papier, mais l'articulation n'existait pas encore sous cette forme définitive. Je crois que c'est quand je lui ai montré mon intérêt, que je l'ai incité à transformer ces petits bouts de pages – en oubliant l'idée d'une revue pour un ouvrage –, quand il a entendu et senti ma motivation et ma sincérité, qu'il s'est mis au travail. On a un peu travaillé et ça a été somme toute assez vite. Voilà pour la rencontre.

Comment travaillez-vous avec les auteurs ?

Le travail sur les textes, que ce soit pour Grégoire Bouillier ou pour tous les livres qu'on publie, se résume pour moi à une histoire passée. C'est une étape et, une fois qu'on a tourné cette page, pour nous c'est du passé. En tant que premier lecteur, il arrive – et cela ne se fait pas de manière égale pour tous les livres – qu'on puisse signaler une articulation qui ne fonctionne pas, un problème de syntaxe, un problème grammatical, qu'on suggère le déplacement d'un fragment d'un endroit à un autre. En tant que premier lecteur, je signale ce qui, d'après moi, risque de ne pas fonctionner à l'arrivée dans un ouvrage. Après, je discute avec les auteurs, généralement ils sont assez attentifs à mes remarques. Une fois qu'on arrive à une version qui nous paraît tout à fait satisfaisante, je passe au livre suivant avec un autre auteur et donc c'est du passé. En ce qui concerne Grégoire Bouillier, j'ai certainement parlé avec lui, on a fait des petites choses, mais je ne m'en rappelle plus.

À mes yeux, c'est tout à fait naturel et légitime d'avoir ce type d'interventions sur un manuscrit. Il s'agit d'un travail de l'ombre, et je pense que c'est le propre du travail d'éditeur. Il y a un apport, mais cet apport – et c'est à mes yeux une chose extrêmement importante – ne peut exister que si j'ai un bon manuscrit entre les mains. Je ne peux pas inventer un livre simplement par mon intervention ou mes qualités de lecteur. Si vous me donnez un manuscrit qui est bon, là je peux vous faire des remarques, des suggestions, vous signaler une piste ;

quelque chose qui peut vous apporter quelque chose. Après, vous êtes libre de les suivre ou non. Il n'y a pas de recette, ce n'est pas de la science exacte. Mais, si ça fonctionne, c'est parfait. Je me compare un peu à un électricien installant un système électrique. Le travail d'électricien sert à ce que, lorsqu'on rentre quelque part, il y ait de la lumière et que ça marche. Ensuite, vous êtes chez vous et vous n'allez pas penser à l'électricien tous les jours, vous faites votre éclairage vous-même.

Avec chaque auteur c'est différent, car chacun possède son style d'écriture, sa démarche, sa vision des choses. Il n'y a pas de travail de formatage. Si je parle avec Grégoire Bouillier sur un point précis, et si j'ai une remarque à faire à Éric Chauvier ou Valérie Mréjen, elles ne seront pas du tout du même ordre parce que ce ne sont pas les mêmes démarches.

Comment voyez-vous Grégoire Bouillier au sein de votre catalogue ?

J'ai aimé le livre de Grégoire Bouillier tout de suite, ou plutôt des fragments de son livre à la première lecture. Je crois que c'est la chose la plus importante, parce que, s'il n'y a pas d'amour, on ne peut pas travailler. Je ne suis pas ici pour publier x livres par an. Il y a quelque chose qui me transporte, qui m'éveille à quelque chose, et à ce moment-là je me mets au travail. Je ne vais pas publier un bon livre parce que c'est un livre de bonne facture, cela ne m'intéresse pas, j'ai assez de choses à faire avec les autres livres. Mais, à partir du moment où un livre me parle à moi-même, alors là, c'est assez naturel de parler avec l'auteur. Mon rapport avec Grégoire est basé sur une sincérité de propos. Je considère comme très important l'amour de la chose avant tout, et si j'aime, de dire que j'aime. Pour un auteur, avoir un interlocuteur est essentiel. En lisant les premiers jets et ensuite le livre (fini) de Grégoire, j'ai certes eu des réflexes de lecteur averti, professionnel. Mais mes remarques expriment d'abord ce que je ressens personnellement. Pour autant, je ne caresse jamais les auteurs dans le sens du poil ! Je dis toujours ce que j'ai à dire. Mais, encore une fois, je ne peux donner mon avis qu'à partir du moment où il y a un matériau suffisamment conséquent, de qualité et approfondi. En retour, c'est ensuite à l'auteur de réagir à mes remarques. De même qu'il a éveillé en moi un intérêt, mes réactions de premier lecteur doivent aussi le provoquer. Si cela demeure unilatéral, c'est bouché et la collaboration retombe d'elle-même. Cela se passe un peu comme dans une partie de ping-pong, on m'envoie la balle, je la renvoie, mais si je la renvoie dans le filet et que ça tombe, d'une certaine manière le dialogue retombe aussi, un aller-retour est essentiel.

C'est vraiment une rencontre entre un auteur et une maison d'édition qui cherchent à proposer d'"autres choses" !

Si on s'est entendu et qu'on a fait les choses ensemble, c'est parce qu'il est Grégoire Bouillier et que je suis Allia. On occupe chacun une place particulière. Grégoire Bouillier n'est pas un écrivain professionnel. Il ne cherche pas à faire une carrière littéraire, à vivre de sa plume. Il ne court pas après les résidences, les subventions, etc. Il ne fait pas de critique littéraire dans les magazines et ne se prête à aucune émission de télévision pour parler de littérature, donner son avis sur les élections américaines ou sur la dernière qualité du jus de pomme bio ou que sais-je encore... Il y a plein de gens qui entretiennent tout cela ; lui a fait un livre qui était tout à fait réussi. Nous venons d'effectuer cette année la dixième réimpression du *Rapport sur moi*, qui est paru en 2002. Le livre continue à être lu, acheté, présent en librairie. Cela compte

et il faut le dire. Qu'un livre vive aussi longtemps est exceptionnel. Il a été traduit dans sept ou huit langues à ce jour, ce qui est quand même une chose extrêmement appréciable. Ce livre a amené beaucoup de courrier des lecteurs. Je reçois des manuscrits de gens qui se réfèrent à ce qu'il a écrit. J'ai vu que, tout autour de moi, les gens n'étaient plus tout à fait les mêmes avant et après avoir lu son premier livre. Grégoire est un écrivain, mais n'en prend pas la pose, je peux en témoigner ! Il n'est pas à l'affût de la reconnaissance littéraire, ne se préoccupe pas d'être reconnu par une tendance, une chapelle, un milieu, une connexion, un groupe, ou un courant d'idées. Je ne dirais pas qu'il s'en tape complètement, mais ça lui donne une évidente liberté de ton dans son écriture, puisqu'il n'est pas enclin à se préoccuper de tout un milieu socioprofessionnel. Sans être en dehors du système, il ne correspond pas à l'image que l'on se fait d'un écrivain, ni à l'image que les écrivains donnent d'eux-mêmes aujourd'hui. Et je pense que cela lui assure une très grande liberté de mouvement. Quand il écrit, il est très distancié, éloigné par rapport à tout ça, ce qui lui donne une qualité d'écriture qui fait que, par moments, il est porté par la grâce. Il entre en communion avec ce qu'il écrit et avec le lecteur à venir. Cela ne veut pas dire qu'il caresse le lecteur dans le sens du poil, mais on sent une authenticité de ton et celle-ci ne peut venir que d'une absence de lien avec tout un milieu, d'une liberté fondamentale et intrinsèque qui lui permet d'être vraiment lui-même. Or, c'est une chose très peu courante. Il doit y avoir des échos entre ce qu'il vous a dit et ce que je vous dis, parce que c'est comme ça qu'on parle ensemble.

Que pensez-vous de l'évolution de son œuvre, de *Rapport sur moi* à *Cap Canaveral* ?

Le problème, c'est que l'on se sent obligé de faire des comparaisons, quelle œuvre va-t-il faire après *Rapport sur moi* ? Quand il a écrit *L'invité mystère*, qui est pour moi une vraie réussite, on l'a pris pour une petite chose, une petite nouvelle, une chose comme ça... De même, pour *Cap Canaveral*, tout le monde s'attarde sur le côté moral, sur l'inceste inversé de l'histoire. C'est un livre qui choque pas mal de gens. Mais s'il fallait se cantonner à cela, autant arrêter d'écrire, de publier et de lire des livres. Ou alors, on lit n'importe quoi, pour se changer les idées... Mais on oublie simplement de dire qu'à travers cette trame narrative, Grégoire parle d'autre chose. Je pense que la vraie question qui est posée dans ce livre-là est celle de la littérature. Vous n'avez qu'à vous reporter à la citation en épigraphe de Bret Easton Ellis pour comprendre le fondement même de cet ouvrage: "La vie de l'écrivain encourage l'idée que la défaite et le malheur sont bons pour l'art". Hélas, cela n'a pas été beaucoup perçu, et cela n'a pas été dit publiquement. Il y a un autre phénomène en France, c'est qu'on est très friand d'un premier livre, surtout quand il est aussi réussi, et qu'il remporte un tel succès. On est intimement convaincu que le deuxième va être raté, donc on saute une case. Il faudrait presque arriver en disant : "je ne publie pas mon deuxième roman, je m'attaque directement au troisième, comme ça vous pourrez le lire. On a beaucoup moins parlé du deuxième livre de Grégoire et très très peu de son troisième, qui, selon moi, dérange plus que tous ses autres livres. Il comporte des enjeux, qu'on ne veut pas regarder en face et qui vont largement au-delà de l'apparence : un homme rencontre une jeune fille, et celle-ci l'entraîne dans une histoire incestueuse à l'envers – ce n'est plus l'adulte qui pratique l'inceste, mais l'inverse. On peut se focaliser là-dessus, moi j'assume totalement, le fait qu'il y ait cette histoire-là ne me dérange pas du tout d'un point de vue moral. Pour un écrivain, et *a fortiori* après ce que j'ai dit sur la liberté de création de Grégoire, c'est même fondamental de s'attaquer à ces choses sensibles. Mais je crois que le vrai problème est ailleurs et on ne l'a pas saisi, tout

simplement. De par sa démarche d'écriture dans *Cap Canaveral*, Grégoire Bouillier est beaucoup plus en avance sur son temps que la critique et une grande partie du public.

L'auteur dit lui-même que c'est un livre qu'il faut lire au moins cinq fois.

Oui, parce que, dans un premier temps, on est saisi, il y a un style d'écriture à couper le souffle, des phrases extrêmement courtes. D'abord, le sens critique est neutralisé, on ne voit que ce qui nous frappe émotionnellement et stylistiquement. Une fois émoussée cette première réaction et qu'on y revient, on voit d'autres choses, toutes souterraines. On n'en a pas parlé publiquement, il n'y a pas eu de critique à la hauteur de ce livre, mais c'est comme ça, ce n'est pas très grave. Je vois Grégoire préparer un livre important. C'est la vision que j'ai, je sais qu'il travaille peu, mais je ne suis pas dans le secret des dieux, et je n'aime pas poser ce genre de questions, je laisse les gens faire et, quand ils ont suffisamment avancé et qu'ils veulent m'en parler, je discute bien volontiers avec eux de leur projet. Je sens, je vois, qu'il prépare une œuvre qui va marquer son temps. Comme *Rapport sur moi* a marqué son temps au moment où il est sorti. Dans la littérature française, c'est exceptionnel qu'un livre, six ans après, soit toujours présent. Comme je vous le disais, la reconnaissance par un certain milieu est le cadet des soucis de Grégoire. C'est pour cela que je crois qu'il travaille vraiment. Sur la durée et en profondeur. Il ne se préoccupe pas de savoir si c'est pour le mois prochain ou pour dans trois ans. Il s'agit d'une attitude très saine, et pour moi aussi, car quand je publie un livre de lui, je ne publie pas un livre de plus, de quelqu'un qui est en train de se constituer une carrière, obsédé par la rentrée littéraire ou soucieux de préserver une place vis-à-vis du public et de la critique. Tout cela lui est complètement étranger et c'est la preuve que cela peut fonctionner différemment, puisque c'est une vraie réussite. Nous avons vendu 32 ou 33 mille exemplaires du *Rapport sur moi* et il y a eu une édition en J'ai lu qui, je crois, a vendu 15 milles exemplaires. Entre les exemplaires que les gens se prêtent et les bibliothèques, on peut dire que Grégoire Bouillier totalise plus de 60 mille lecteurs. Pour un premier récit, je suis très content pour lui et pour les éditions Allia. Car le livre aujourd'hui vit peu sur la durée, il devient un produit éphémère. Pour moi, quand les livres restent, cela a du sens. On ne passe pas une saison ou deux, et c'est terminé. Ici, on réimprime tous les livres qui sont épuisés. Ainsi, tous les livres de notre catalogue sont disponibles. S'ils ne le sont pas, c'est parce qu'on est en train de préparer leur réimpression, ce qui peut prendre entre une semaine et trois mois au maximum.

Une sélection d'ouvrages à recommander ?

C'est une question piège ! Cela va faire des scènes de ménage pas possibles ! Je ne sais pas, moi, dans la littérature contemporaine on peut lire *Rapport sur moi* de Bouillier, *L'Agrume* de Valérie Mréjen, *Si l'enfant ne réagit pas* ou *Anthropologie* d'Éric Chauvier. Les derniers livres que j'ai publiés comme *L'Âge d'or* de Bertrand Schefer ou *Le cure-dent* de Jean-Yves Lacroix. Ce sont des sensibilités, des démarches complètement différentes. On peut lire, dans un tout autre domaine, les *Leçons sur Tchouang-Tseu* de Jean-François Billeter, *La vie innommable* de Michel Bounan, les *Pensées* de Léopardi, ou encore un livre de Pic de la Mirandole. Dans le domaine musical, un livre de Greil Marcus ou de Nick Tosches. Ce n'est pas que cela m'ennuie de répondre à votre question, mais il faudrait presque que je sorte une liste parce que si je vous signale un livre dans un domaine, je ne peux pas dans un propos oral

signaler tous les domaines d'intervention, ils sont trop nombreux ! Comme je vous le disais tout à l'heure, il m'est difficile de me cloisonner ou de me spécialiser, car je pense que tout renvoie à tout. La meilleure solution pour vos lecteurs, puisqu'ils ont tous reçu *Rapport sur moi*, c'est de commander le catalogue des éditions Allia en renvoyant la carte insérée dans chaque exemplaire ! Plusieurs personnes m'ont même confié qu'elles lisaient ce catalogue comme s'il s'agissait d'un livre à part entière !